L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureau : 323 rue des Carmes, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 17 janvier 1912.

Thermometre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	48	2
Midi.....	66	8
3 P. M.....	68	17
6 P. M.....	62	15

Carnet Mondain

BALS A L'OPERA ET A L'ATHENÆUM.

JANVIER.

19—Equipe de Yami.
22—Nérée.
29—Olympiens.

FEVRIER.

2—Falstaffiens.
5—Mithras.
8—Obéron.
12—Prométhéens.
13—Atlantéens.
15—Chevaliers de Momus.
19—Equipe de Protée.
20—Rex.
20—Equipe de Comus.

Les emprunts et les alliances.

Une note officieuse assure que ni le gouvernement de Vienne ni celui de Budapest n'ont l'intention d'émettre un emprunt en France ; qu'aucune négociation n'a eu lieu à ce sujet ; qu'aucune négociation n'est envisagée. Cette note dément des bruits qui couraient depuis plusieurs semaines.

Bien que la question, du fait de ce démenti, perde tout intérêt pratique, elle appelle un commentaire en raison des problèmes qu'elle pose. Ces problèmes sont d'ordre non point financier, mais politique. Ce n'est pas le crédit de l'Autriche-Hongrie qui est en cause, mais uniquement l'opportunité, la possibilité internationales d'une opération d'emprunt menée par le gouvernement impérial et royal avec l'aval du gouvernement de la République et la collaboration du marché français. Mieux encore il s'agit de savoir s'il est admissible qu'un Etat, engagé dans un système d'alliances, recoure pour un appel au crédit à un Etat engagé dans un autre système, alors surtout que cet appel, par sa nature et par son chiffre, est manifestement destiné à fortifier l'outillage national du pays emprunteur. C'est à cette question générale qu'il convenait de répondre et la presse française y a répondu tout de suite, négativement.

Cette opinion n'a rien, est-il besoin de l'ajouter ? dont la susceptibilité austro-hongroise puisse s'alarmer. La France, en tant que nation, ne ressent pour l'Autriche-Hongrie qu'estime et sympathie. Aucun conflit direct d'intérêts ou de sentiments n'oppose l'un à l'autre les deux peuples. Le gouvernement français a pu apprécier, à diverses reprises, la correction courtoise et la prudente modération de la politique autrichienne. Il n'a pas oublié le mot de Bismarck disant qu'en 1878 l'Allemagne n'a pas obtenu de l'Autriche-Hongrie les mêmes engagements contre la France que l'Autriche-Hongrie obtenait de l'Allemagne contre la Russie. Il se souvient que pendant la conférence d'Algésiras le comte Golnchowski joua un rôle utile de médiateur. Il se souvient que lors de l'affaire des déserteurs de Casablanca le comte Khevenhueller fut chargé de déclarer à M. Pichon que l'Autriche, à l'inverse de l'Allemagne, ne réclamait pas "son" légionnaire. Il a apprécié, comme il le devait, ces bons procédés et il lui est agréable d'en évoquer le souvenir.

Les alliances sont de précieuses garanties pour ceux qu'elles associent et pour la paix du monde. Mais tout bénéfice impose des charges. L'une de ces charges, pour les pays alliés, c'est de trouver en eux-mêmes ou chez leurs alliés—mais de ne point chercher dans l'autre groupe d'alliances—les ressources militaires, financières, économiques qui leur sont nécessaires. L'emprunt austro-hongrois, dans l'état actuel de l'Europe, devrait, s'il était émis, trouver à Berlin, mais non pas à Paris, la collaboration dont il aurait besoin. Un emprunt de cette sorte n'est pas une question particulière ne mettant en jeu que des intérêts privés. C'est au premier chef, une affaire d'Etat. Et dès lors que les alliances existent—disons plus, pour qu'elles gardent leur sens, leur valeur, leur efficacité, —il est indispensable que de telles affaires soient traitées conformément à leur nature, qui est d'ordre public, en fonction des engagements pris, en fonction des devoirs politiques dont nul ne peut les isoler.

Villemain au second Empire.

A propos des froides réceptions de M. Fallières, "Gil Blas" évoque les rutilantes réceptions du second Empire et l'anecdote suivante, assez savoureuse :

Villemain était tout naturellement invité à chacune de ces somptueuses réjouissances, mais le grand homme déclinait régulièrement l'invitation. Un soir du 1er janvier, cependant, il jugea bon d'enfreindre la consigne qu'il s'était imposée ; il arriva au Palais impérial, dans une tenue qui parut vraiment trop fantaisiste—sinon négligée.... Vu, cependant, la notoriété du personnage, on n'eut pas recours au moyen tout indiqué, en semblable occurrence ; on crut bon d'en référer au grand maître des cérémonies, qui était assez intime avec cet invité de marque pour se permettre une familière boutade :

—Mais, Monsieur Villemain, Dieu me pardonne! vous êtes mis comme un voleur !

A quoi Villemain, comparant d'un coup d'œil plein d'ironie son habit râpé avec la livrée étincelante d'or de son interlocuteur, répliqua :

—Il me semble que le voleur, c'est plutôt vous, Monsieur, et que moi, je suis le volé ! Que vous en semble ?

Et Villemain tourna les talons et disparut.

Un hommage à Mimi Pinson.

On vient de lui dresser une statue dans un faubourg de Paris.

Paris, 1er janvier.

Une statue à Mimi Pinson, la blonde et jolie fille chantée par Alfred de Musset !.... Voilà une idée qui semble avoir germé dans l'esprit de quelque fantaisiste et qu'il nous sera permis de trouver originale, sinon un tantinet déconcertante. Mimi Pinson synthétise une catégorie d'aimables jeunes personnes de qui les aventures sentimentales ont fait naguère les délices des lecteurs de Paul de Kock, d'Eugène Sue et de Murger....C'est la petite ouvrière gaie, gentille, l'esprit éveillé, parée de cette grâce frivole et de cette séduction instinctive qui sont le charme des filles du peuple parisien. Elle est l'aïeule, si l'on peut dire, de nos charmantes midinettes, bien que les habitudes, l'adaptation à la vie, la mentalité de celles-ci se soient beaucoup modifiées depuis un demi-siècle.

Sa jolie frimousse, son sourire pétillant de malice, son regard moqueur, tout cela a été exprimé avec esprit par le ciseau du statuaire Descamps. Les midinettes du faubourg du Temple peuvent, le matin, en se rendant à l'atelier, s'enorgueillir de voir ce marbre symbolique qui chante la gloire de leur gracieuse corporation. C'est un honneur qu'attendent encore de nobles et vaillantes héroïnes de la charité, du dévouement et de l'abnégation.

Loin de nous, toutefois, la pensée de vouloir contrister nos aimables midinettes, si courageuses, si laborieuses, par quelques traits d'ironie facile. La vie n'est pas si clémente pour elles qu'il faille leur reprocher de rire, de caqueter comme des oiseaux en volière, et d'afficher une seyante coquetterie. Bien souvent, la poudre de riz dont elles parent leur minois chiffonné sert à dissimuler le petit cercle bleuâtre creusé sous les paupières par les veillées de l'atelier.

Poètes, romanciers, dessinateurs ont fait une réputation de bonne fille à la grisette d'autrefois, aimant à la fois le travail et le plaisir, sentimentale, enjouée, adorant, le dimanche, aller cueillir des roses et des violettes à Robinson ou bien fredonner des refrains joyeux sous quelque tonnelle fleurie des bords de la Seine.

Regardez la dans les vieilles gravures du temps de Louis-Philippe, avec ses "anglaises", sa robe d'indienne, son tablier de soie, son petit bonnet de tulle. C'est une fleur poussée en plein faubourg parisien. Sa grâce plébéienne s'est affinée au contact des belles élégantes qui tiennent à se faire chapeauter au magasin. Modiste, ou lingère, ou demoiselle de comptoir, elle entrevoit sans l'ombre d'envie le côté brillant de l'existence parisienne. Son palais, c'est une mansarde proprette, qu'égayent quelques pots de fleurs, capucines et liserons, et où s'égosille, en trilles fous et en roulades étourdissantes, un serin en cage.

Voyez là-haut cette pauvre fenêtre,
Où du printemps se montrent quelques fleurs.
Parmi ces fleurs vous verrez apparaître
Une enfant bonde aux plus fraîches couleurs,
C'est le jardin de Jenny l'ouvrière,
Au cœur content, content de peu,
Elle pourrait être riche et préfère
Ce qui lui vient de Dieu.

Grisette !.... Fi le vilain mot ! Et combien injustement appliqué à cette aimable enfant qui n'est point sans doute une prude, qui ne rougit pas à tout propos et à propos de tout, mais dont une certaine décence de langage et de manières sait en imposer aux galants audacieux. Mimi Pinson est peut être la cousine de Bernerette et de Musette ; aucun lien de parenté cependant ne la lie à Frétillon, "cette fille qui frétille", comme dit la chanson, qui court les bals publics, jette son cœur à tous les vents de la fantaisie, ne songe en un mot qu'à se divertir. Moins encore, elle ne saurait être comparée à "l'étudiante" tapageuse dont les doigts ont perdu toute trace des piqûres d'aiguille et qui traîne une existence bohème et désœuvrée au quartier Latin. La Closerie des Lilas, la Grande Chaumière ne lui sont pas inconnues, mais ces établissements chorégraphiques ne la voient que de loin en loin, et le dimanche, après une semaine consacrée au labeur.... Qui ne se rappelle la jolie chanson de Musset, d'un tour si alerte, d'une fantaisie si charmante, sur cette midinette d'autrefois :

Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connaît,
Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerirette,
Et qu'un bonnet.

Mimi Pinson porte une rose,
Une rose blanche au côté,
Cette fleur dans son cœur éclose,
Landerirette.
C'est la gaîté.

Célébrée par le poète des "Nuits", crayonnée par de grands artistes, Mimi Pinson reflète dans son clair regard un aspect des mœurs d'une époque. Théodore de Banville se plaisait à conter que Victor Hugo, alors dans tout l'éclat de sa jeune gloire, rencontrant un dimanche, au Luxembourg, un groupe gracieux de Mimi Pinson, leur tira une profonde révérence, voulant marquer par ce geste galant toute la sympathie qu'il éprouvait pour la gentille ouvrière parisienne.

Comme toute chose ici-bas, Mimi Pinson n'a pas échappé aux lois de l'évolution, mot bien savant pour être appliqué sans pédanterie à sa gracieuse personne. Son existence s'est modifiée en même temps que se sont transformées nos mœurs sociales. Qu'il y a loin de la midinette d'aujourd'hui, d'une élégance presque raffinée, à l'humble et insouciante ouvrière de jadis, au "cœur content, content de peu". La cigale s'est muée en fourmi qui connaît le chemin de la caisse d'épargne. Si elle n'a rien perdu de son rire frais ni de sa belle humeur, du moins sait-elle compter et au besoin défendre ses intérêts. Elle fait partie d'un syndicat professionnel ou d'une association de prévoyance qui lui prête aide et secours en cas de maladie. Des âmes généreuses ont fondé à son intention des restaurants et des maisons d'habitation qui la mettent à l'abri des promiscuités dangereuses. Le soir, Mimi Pinson—conservons-lui ce nom poétique—va prendre des leçons d'anglais ou de musique, car elle adore toujours la romance, dans quelque salle de mairie.

Ne médisons donc pas trop de nos jolies midinettes car elles sont le charme et le sourire de Paris qui travaille. Et lorsque, à l'heure de midi, elles passent vives, légères, froufroutantes et moqueuses dans la rumeur affairée des boulevards, ayons pour elles un regard de sympathie.

Au fond des tombes

A Paris ou à Vienne, nos modernes apaches ne se contentent plus, paraît-il, de promener leurs exploits à travers le monde des vivants ; il leur faut maintenant s'attaquer aux morts. Mais il arrive que les morts se défendent mieux que les vivants et mettent en fuite les cambrioleurs macabres.

Les bijoux n'ont jamais composé ou presque jamais, à eux tout seuls, le mobilier funéraire des défunts. Il y a peu d'années, dans le Bocage vendéen, les défunts réclamaient, avant de tenter le grand voyage, une pierre polie à portée de leur main : cette pierre leur servait à reconnaître leur route que leur expérience ne leur avait pas encore enseignée. Près de Dinan, ce n'est pas une pierre qu'ils exigent mais un morceau de pain bénit : il leur servira de boussole, pour éviter les récifs dans la navigation posthume qui les attend.

Les habitants de la Saintonge demandent autre chose pour leur cercueil : ils veulent le rameau de myrte bénit au jour de Pâques Fleuries. Sans lui, ils n'oseraient frapper à la porte du paradis, car saint Pierre s'entêterait à ne pas l'ouvrir.

Sur les confins de la Bretagne et du Poitou, on sait qu'il y aurait imprudence grave à ne point glisser un petit caillou sur la langue du défunt. Sans ce caillou, il risquerait de plaider avec tant de véhémence devant le grand juge que le grand juge aussitôt le ferait taire et le condamnerait sans appel.

Les archéologues applaudissent, de nos jours, au vieil usage en honneur chez nos aïeux : ensevelir les morts avec les objets qui avaient fait leur parure, leur gloire et leur joie. Il faut bien croire que cet usage date d'assez loin. On trouve ces objets dans les sépultures de l'âge de pierre. M. Joseph Déchelette, que l'Académie des Inscriptions vient, cette semaine, de nommer son correspondant, a, mieux que personne, mis fort joliment tous ces faits en lumière. C'étaient des grains de collier, des pendeloques, des bracelets et des bagues ; c'étaient des pierres de calcaire blanc ou d'ardoise, de serpentine, d'améthyste ou de silex ; c'étaient des coquilles découpées en disques perforés, des grains d'ambre, des grains de calaïs et même, déjà, du corail.

C'étaient aussi des canines de sanglier, de chien, de loup, de renard, d'ours, de cheval et de blaireau. C'étaient des incisives de bœuf, de porc et de castor. Il y avait même, le croirait-on, de fausses dents taillées dans l'ivoire : et voilà que notre civilisation n'aura même pas le mérite d'avoir imaginé le truquage ou le faux !

Les pièces diverses, enfouies au fond de ces tombes, ont été une à une, analysées, étudiées, classées. On a noté leurs provenances, catalogué leurs ressemblances et pointé, sur la carte, toutes les étapes de leurs voyages. Cela fait, on a déduit les routes suivies par le commerce à l'âge néolithique. L'une de ces routes conduisait de la Baltique à la mer Noire, à travers l'isthme européen que drainent la Vistule et le Dnieper. Une autre route menait par la Moldau, de l'Elbe au Danube, puis à l'Adriatique et aux Cyclades. Une troisième route se dirigeait par le Rhin et le Rhône, de la mer du Nord à la Méditerranée. La quatrième voie était maritime et réunissait la Méditerranée à l'Atlantique par le détroit de Gadès.

Les menus objets trouvés au fond des tombes ont donc prouvé cette chose très inattendue : bien des siècles avant les Phéniciens, les hommes avaient franchi le détroit de Gibraltar. C'est par là que les premiers métaux ont pénétré en Gaule ; par là, que l'étain de Cornouaille fut exporté jusque dans le Levant.

Théâtre de l'Opéra.

Une très brillante représentation de *Thaïs* a été donnée hier soir à l'Opéra, au profit de l'Hôpital des Sens, devant une salle très convenablement garnie.

Nous ne parlerons pas de l'Hôpital, bénéficiaire de la représentation, nous croirions lui faire injure, car il n'est personne qui ne le connaisse.

Nous sommes heureux qu'à la porte comme au-delà de la rampe il y ait eu succès ; les artistes ont mis leur talent au service de la charité et en auront éprouvé la plus douce des satisfactions.

Ce soir, *Aïda*, une des œuvres les meilleures de Verdi. Nous y entendrons MM. Granier, Closset, Silvestre, Beckmans et Mmes Fierens et Beaumont.

Samedi, seconde représentation de *Lucie de Lamermoor*, une œuvre immortelle de l'école ancienne ; Mlle Korsoff, le rossignol comme l'a appelée Saint-Saëns, y chantera le rôle difficile de *Lucie*.

TULANE.

Il y avait foule hier aux deux représentations de "The Pink Lady" données au Tulane, et les applaudissements n'ont pas été ménagés aux interprètes de cette jolie comédie musicale.

Une seconde matinée sera donnée samedi.

La semaine prochaine "Nobody's Widow", dont le premier rôle sera tenu par la grande artiste Blanche Bates.

Les places sont mises en vente aujourd'hui.

CRESCENT.

"Top O' th' World", l'amusante farce donnée cette semaine au Crescent, plaît infiniment aux amateurs de ce genre de spectacle et il y a foule à chaque représentation.

Matinée aujourd'hui.

A partir de dimanche soir reprise de "Buster Brown", une des plus amusantes comédies du répertoire. On peut retenir ses places dès aujourd'hui au contrôle du Crescent.

ORPHEUM.

Toujours beaucoup de monde aux représentations de vaudeville que donne chaque jour l'Orpheum. Tous les artistes : chanteurs, danseuses, comédiens, équilibristes, etc., sont fréquemment applaudis.

Un nouveau programme très bien composé sera inauguré lundi.

Détournement de $1200 pour ses plaisirs.

New York, 17 janvier—Sans paraître y attacher grande importance, Mlle Ada M. Ellis, une jolie sténographe de 20 ans, a avoué à la police qu'elle était responsable d'un déficit d'environ $1200 dans les compte de Joseph W. Cushman, son patron, et qu'elle avait employé l'argent à donner des parties de théâtre et des dîners.

La vie qu'elle menait à Englewood, N.-J., était si monotone qu'elle vint à New-York, y loua un appartement avec une amie et y donna les fêtes dont elle était insatiable. La jeune fille couverte de ses belles fourrures a été enfermée à la station de police aujourd'hui.

Conférences en français du COLLEGE NEWCOMB.

Deuxième conférence sur la "Chanson française", par M. le Professeur A. de Chateauneuf.

La conférence qu'a faite hier après midi au Collège Newcomb M. le Professeur A. de Chateauneuf, directeur des classes de l'Alliance franco-louisianaise a été un nouveau succès à ajouter à la serie des succès précédents. Quoique solidement documenté, le conférencier a eu le talent de traiter son sujet de façon à intéresser jusqu'au bout les moins initiés de ses auditeurs, qui ne se sont aperçus qu'après, coup qu'ils avaient appris beaucoup de choses.

"Le chant, a dit en abordant son sujet M. de Chateauneuf, semble avoir été donné à l'homme pour exprimer sa pensée ; en effet, si vous prenez l'humanité dès la création, vous voyez qu'Adam et Eve dans le Paradis terrestre ont commencé par un chant, qui a été un chant d'amour."

Le chant fut également en honneur chez les Israélites et chez les Grecs, car avant la connaissance des lettres on chanta les lois "pour ne pas les oublier". Il en fut de même chez les Romains, puis chez les Germains, les Goths et les Francs.

En France, l'époque la plus féconde en chansons populaires est celle des Croisades.

Passant en revue les différentes fêtes de l'année, le conférencier a montré l'origine semi-païenne, semi-chrétienne de ces fêtes et des chansons auxquelles elles avaient donné lieu. Une des fêtes les plus pittoresques, d'origine druidique, est celle de l'Aguilaneuf, qui dure depuis Noël jusqu'à l'Epiphanie et qui, ainsi que l'indique son nom, se rattache à la cueillette du gui : les chansons d'Aguilaneuf furent dès l'origine, et sont encore des chansons de quête, et l'usage s'en est répandu dans certaines de nos provinces où l'on voit les enfants se réunir pour aller de porte en porte demander leurs étrennes.

Parmi les autres fêtes dont l'observation donna naissance à un grand nombre de chansons populaires, les plus intéressantes sont le Carnaval, le Vendredi Saint, le 1er Mai et la St-Jean.

M. de Chateauneuf a esquissé tour à tour la physionomie de chacune de ces fêtes dans les différentes provinces de la France, en faisant ressortir avec un rare bonheur les traits caractéristiques et pittoresques, citant quelques refrains typiques, rappelant aussi, à l'occasion de la fête de la Saint-Jean en Provence, la poétique description qu'en a donnée le fondateur du Félibrige, le grand poète Mistral.

Après les chansons de fêtes, le conférencier a parlé des chants de moissonneurs, des chansons de mariage et des curieuses cérémonies auxquelles elles sont associées dans certaines provinces, mais le temps nous manque pour rappeler, même d'un mot les mille détails si curieux dont M. de Chateauneuf a émaillé sa captivante conférence ; qu'il nous suffise de dire qu'aucun de ses nombreux auditeurs n'en perdra de longtemps le souvenir.

Le chœur des "Cigalières" réduit de plus de moitié par suite de rhumes, maux de gorge, etc., dus aux intempéries de ces derniers temps, a tenu à honneur de compenser la quantité par la qualité, et a mérité les chaleureux applaudissements dont le public a salué chacune des chansons : "Les Compagnons de la Marjolaine", "Pour l'amour de Marie", "L'Appel des Bergers", "Tous les Bourgeois de châtres", etc., etc.

Mademoiselle Joan Miller a tenu le piano avec un sens artistique peu commun.

M. le Professeur Béziat ayant invité l'auditoire à faire chorus avec les "Cigalières", les derniers couplets de chaque chanson ont été entonnés par la salle entière.

La conférence de mercredi prochain sera faite par M. le Professeur Mason, du College Newcomb, sur "Le Foyer de la civilisation contemporaine : Paris".

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 93 Commencé le 3 octobre 1911

LE

SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

TROISIEME PARTIE

LE RÊVE DE SIDONIE

Suite.

Un reflet de joie mauvaise passa sur sa figure creusée de rides prématurées.

—Ah ! je crois bien que j'ai enfin trouvé, dit-il. Je crois bien que je tiens cette fois !

Le lendemain il fit une dernière visite au baron du Theil, auquel il avait déjà confié une partie de la vérité.

—Tu peux parler ici sans crainte, lui avait dit l'ami de ses jeunes ans ; mon cœur est un tombeau ; j'ai souffert aussi autrefois, de l'amour ; va, je te comprendrai à demi-mot.

Et Rozet, à mi-voix, le front courbé, avait narré toute sa vie, son bonheur, son amour infini, sa tendresse aveugle pour l'ingrate, puis ses doutes, sa honte, son désespoir.

Il n'avait parlé que de Sidonie. Il avait gardé son secret en ce qui concernait Dormeuil.

Après cette confession, il avait ressenti cet engourdissement heureux, pareil à une convalescence, qui suit les grands malheurs.

Plusieurs fois, par la suite, il était revenu sur ce sujet, sans jamais mettre en cause l'assassin.

Il éprouvait une sorte de soulagement à parler de Sidonie, de sa coquetterie, de ses mensonges, de son infamie et d'en parler avec cet homme que tant de côtés extérieurs faisaient ressembler au chevalier de la triste figure, à l'inimitable don Quichotte.

Mais si le brave du Theil aimait les livres et vivait en leur compagnie, ses amis muets ne l'avaient jamais poussé, comme le paladin héroïque, à essayer de redresser les torts.

Il se bornait à donner de bons conseils à ceux qui lui en demandaient.

A montrer à tous un visage heureux dans un état voisin de la misère.

A vivre sans morgue et sans pose et à se contenter de ce qu'il possédait sans courir après la fortune.

C'était là d'un vaillant exemple pour tous ceux qui l'entouraient.

On le voyait bêcher, piocher : il ne rechignait pas au besoin devant les plus rudes travaux.

—Ne dirait on pas qu'il était né pour faire ça, disaient les paysans, non sans un peu de mépris.

Rozet se réjouissait à la pensée que son ami l'attendait dans son joli castel, à la vaste bibliothèque.

Il y passait avec Charles de longues heures, feuilletant les éditions rares, admirant quelques belles gravures.

Mais ce qu'il admirait le plus, c'était le maître du lieu.

Tête haute, corps droit, démarche noble, longs cheveux bouclés, à peine grisonnants, il avait grand air ; la bouche était souriante et les yeux clairs ; on pouvait lire jusqu'au fond.

Pendant qu'aidé de Legris, Charles faisait des parties d'équitation sur la Rouquine, son père, abattu par la peine, se tenait étendu sur un rocking chair, les yeux à demi fermés.

—Bientôt j'aurai disparu, disait-il, mon cher Alexis ; chaque jour la vie se retire de moi un peu plus : depuis quelques jours j'éprouve une fatigue croissante à marcher.

"Venir dans ta chère maison, si proche du Moulin, est presque un effort pour moi.

"Que deviendra mon fils, aux mains de cette mauvaise mère ?

—Ecarte ces tristes pensées, mon bon ami. Tu traverses, il est vrai, un mauvais passage..... il te semble qu'il n'est plus d'espoir pour toi, mais tu surmonteras ta douleur, et, ensemble, nous vieillirons, en vrais philosophes, sans passions dévastatrices !

Le mari de Sidonie hochait tristement la tête.

—Je voudrais atteindre à ta sérénité, mais je n'en garde pas l'espérance ; il y a en moi quelque chose de brisé !

—Tu le crois, tu le crois, répétait avec un peu d'embarras visible le gentilhomme qui chaque jour, constatait les progrès de la maladie, née de son chagrin, qui conduisait au tombeau l'employé de Dormeuil ; d'autres ont parlé comme toi et pour eux le temps a fait son œuvre d'apaisement.

A ces raisons Théodore soupirait sans répondre.

Ou bien il répliquait mélancolique :

—Je ne puis même pas te répondre le sacramentel "Dieu t'entende !"..... Et pourtant, tu es maintenant le seul être à qui je m'attacherais assez pour accepter de vivre dans sa compagnie. Je suis atteint d'une maladie qui se nomme : l'impuissance de vivre, et que les médecins nommeraient : empoisonnement du sang, anémie, neurasthénie, que sais-je ?

—Tu m'affliges !

—Je le sais ; mais à quoi bon garder des illusions, mon cher Alexis ? C'est une admirable preuve d'amitié que d'entourer de tant de prévenances, de tant de soins affectueux un malheureux comme moi....

Il fit une pause et il réfléchit un moment, le front dans ses mains. Puis :

—J'en ai pourtant une autre plus précieuse à te demander.

—J'y souscris à l'avance, dit avec feu le baron.

On entendait, au dehors, les rires clairs de Charles, qui faisait galoper la Rouquine, tout en échangeant de joyeuses plaisanteries avec l'honnête Legris.

Rozet reprit :

—Ferme les fenêtres, pour que Charles n'entende pas ce que je veux te dire.

Du Theil, après avoir obéi au vœu de son ami, se rapprocha de lui, attentif à la question qu'il allait aborder.

Après s'être recueilli et avoir encore un instant prêté l'oreille aux jeux de son fils Rozet commença :

—Quand je ne serai plus de ce monde, Charles aura besoin d'un tuteur. En aucun cas, il ne peut être abandonné à sa mère et à l'infâme Dormeuil, sans que quelqu'un d'honnête, de bon s'intéresse à son sort et le conseille.

"Aucun homme, dans la vie, ne peut être pour lui d'un meilleur exemple que le baron du Theil, et je viens te demander d'être le tuteur de mon fils, de mon cher petit Charles.

"Je médite les termes d'un testament où, si tu le permets, je te désignerai pour remplir ce poste d'honneur.

—Je ne me récuse pas, dit tout ému Alexis du Theil.

—Merci, mon ami, répétait Théodore, dont le front plissé s'éclaircit un moment.

Il serra avec effusion la main du baron et fut pris d'un accès de toux si douloureux que son corps miné s'ébranla comme un arbre qu'on secoue.

Le malade porta la main à sa poitrine comme si elle était déchirée, et, devant ce nouvel assaut du mal, échangea avec le gentilhomme un regard expressif.

Il reprit avec effort :

—Mon enfant t'aime. Comme toutes les belles natures, il se tourne de lui-même vers ce qui est bienfaisant et meilleur. Tu lutteras contre l'influence perverse que pourrait avoir sur lui celui qui ne tardera pas à devenir son beau père.

Alexis eut un haut-le-corps de protestation.

Rozet l'apaisa d'un geste :

—Je dis bien, reprit-il avec énergie ; laisse-moi prophétiser, c'est à coup sûr. Avant deux ans, ce Dormeuil, cet homme qui m'a volé mon bonheur et dont la conscience est chargée de bien d'autres crimes, sera le mari de Sidonie....sera le beau-père de mon fils !

Le pauvre homme avait prononcé ces paroles avec une intonation si déchirante qu'une larme brilla dans les yeux du gentilhomme. Il se leva, prit la main de son ami et fermement :

—Je te promets de protéger ton enfant, si un jour il a besoin de protection.

Théodore remercia du regard, rassuré désormais sur l'avenir de son fils.

A partir de ce moment, ils ne revinrent plus sur ce sujet douloureux.

Chaque journée s'écoulait comme s'était écoulée la veille.

Après le déjeuner du midi, Rozet arrivait chez le baron : il lui tendait la main en silence, s'étendait en toussant sur une chaise longue d'osier, garnie de coussins, tandis qu'Alexis, assis sur un escabeau de chêne sculpté, peignait, tout en causant, à l'aquarelle.

Souvent le malade tenait un